



ROYAL
DE LUXE NANTES

Nantes
Juin 2014

Les souvenirs de la Grand-mère derrière le mur de Planck

La première fois que j'ai mangé quelque chose, j'étais presque petite : j'avais seulement deux doigts de pied. On me disait que les autres devaient venir plus tard. Tous les ans mon grand-père en cueillait un nouveau sur l'arbre à chaussures avec le sécateur. Il coupait un bouton de rose qu'ensuite il me cousait délicatement durant des heures. J'étais plus heureuse qu'il s'occupe de moi que de grandir, je dois le dire. Quand enfin mes pieds furent presque pleins je pus entamer un début de locomotion ; et quand, je me vis dans la glace je découvris une belle grand-mère sans échafaudage. Pétillante d'espoir, les cheveux entraînés par le grand ventilateur des éléphants géants occupés à bouger les nuages pour les déplacer dans les usines de Chicago, chargés de les transformer en rondelles aplaties de blues que les gens posaient sur leur tourne-disque. J'étais toute fière et belle comme les bouquets de ballons qu'on vend dans les fêtes foraines qui soulèvent les hippopotames dans le ciel.

Un jour avec les bretelles de mon grand-père on avait fait des lance-pierres. Bien sûr on s'amusait à déquiller les planètes pendues dans l'univers. Ca faisait des météores propulsés à 4 millions d'années km/h qui explosaient des milliards de cailloux intergalactiques. Ca faisait des lumières un peu partout et des couleurs qu'on n'avait jamais vues. Faut dire que c'était des conneries, strictement interdites, qu'on nous avait dit comme ça : « faut pas toucher à l'équilibre ! » Avec mes copines qu'est-ce qu'on s'en foutait de l'équilibre, vu que déjà ils nous avaient pas cousu tous les doigts de pied et qu'on devait rester comme ça toute la journée le cul assis sur la falaise, devant l'éternité. Alors, il y avait une carte du ciel qu'on avait tirée de la poche du grand-père. Ca, on savait lire. Alors on a visé les zones du genre où c'est écrit surtout ne pas toucher... Et boom, un jour on a touché. Ca a fait une vibration comme l'explosion de plusieurs soleils sur l'autoroute. Un champ magnétique plus vibrant que le mélange de plein d'océans dans un shaker. L'univers a dégagé un rayon de couleur transparente. Et tout le monde est venu près de nous observer le résultat. Il y en avait qui avait des larmes. On s'est senties connes, mais connes je peux pas vous raconter. Et puis tout le monde est parti. On s'est regardées. Et ils sont venus après nous soulever pour nous coucher vu qu'on ne pouvait pas marcher. Ils ont rien dit. Mais le lendemain qu'est-ce qu'on s'est faites engueuler. Ca a pas arrêté toute la journée. On a été mal carrément...Et ça s'énervait, ça s'énervait. Des vraies connes à se pendre dans un placard ! Et le soir, alors que je pleurais sous la couverture, mon grand-père est venu. Il a fumé la pipe, assis. Et il a dit tranquillement ; et je me rappelle que la douceur de

ses yeux flottait sur le plafond : « Ma petite, vous n'avez pas brisé totalement le caillou, mais vous avez tué les dinosaures. » Finalement avec nos bêtises on avait créé l'homme et la femme.

Des années plus tard, enfin on nous apprit à courir. L'oncle du frère de ma meilleure copine, libéra notre guépard dressé à galoper autour des étoiles à la poursuite des comètes. Il fonçait plus vite que la lumière, et dans l'incroyable dérapage de ses virages parfois se cognait la tête contre des planètes ; déséquilibré il virevoltait dans l'espace avant de s'emplâtrer tout raide sur les gros cailloux. Une immense fête se préparait et on jouait à corde sauteuse et à marelle rebelle, et c'est là qu'en tournant la tête vers la table je découvris : la fourchette ! L'engin était immense et venait paraît-il du ciel lancé comme un javelot à l'aide d'une arbalète. Toujours est-il que ces fourches ayant traversé l'énorme épaisseur des bois de la table s'étaient plantées net sur un cochon traînant par là à grignoter des restes. L'impact surprit toute la population. Jamais nous n'avions vu ce genre de projectile. C'est alors que des centaines de familles jetèrent dans l'air des poignées de souffre ; provoquant des éclairs au-dessus de nous : des brisures de lumières désordonnées claquant comme des fouets sur les nuages. Une armée de pompiers catapultaient des icebergs dans le cosmos et tout ça nous faisait rêver de plaisir. A ce moment précis, ma copine me pinçant le bras m'indiqua le clou de l'événement. Nous avions un invité. Un invité venu de l'autre face du mur de Planck. De mémoire d'hippopotame jamais fête à souvenirs ne fouetta d'odeurs plus inoubliables. Cette immense Géant pourtant plus petit que nous s'appelait Rabelais, François de son prénom. Il se mit aussitôt au fourneau, et nous apprit les recettes de grand-mère. Des casseroles plus grandes que des autobus renversés sur le dos servaient de terrines de pâté géant. Il versait des tonnes d'eau bouillante sur les arbres, faisant sortir les racines du sol qui s'enfuyaient comme des serpents qu'il saisissait pour la soupe. Tant et tant de recettes imaginaires sont alors entrées dans nos souvenirs de jeunes grands-mères. Enfin il repartit dans le mur. Pourtant toute petite, avec mes copines on est tombées raides love, le cactus dans le citron et le cœur allongé près des cailloux tombés au fond de la mer.

Bon, maintenant au lit ! Demain je m'enterre toute seule avec mon petit noir. Venez en blanc nous accompagner pour ce grand départ...

© Jean-Luc Courcoult, auteur et metteur en scène, fondateur de Royal de Luxe